

**UN LUSTRE POUR LA PHOTO.  
COMPTE-RENDU DE MANDAT  
JEAN-NOËL JEANNENEY**

AVRIL 2015



## **UN LUSTRE POUR LA PHOTO. COMPTE-RENDU DE MANDAT**

Au moment de quitter, non sans émotion, la responsabilité des Rencontres d'Arles, je veux faire le bilan de ces cinq années écoulées.

Cette expérience me fut riche. J'avais pu pleinement mesurer, lorsque j'étais responsable de la Bibliothèque nationale de France, en organisant une galerie permanente consacrée à ses exceptionnelles collections de photographies, la place que cet art a prise dans les sensibilités contemporaines et dans la restitution de celles du passé : c'est d'ailleurs en considérant cette initiative, si je ne me trompe, que François Barré, président précédent de l'association, de concert avec François Hébel, directeur du festival, ont songé à m'approcher en 2009, pour me proposer, en accord avec le maire d'Arles, Hervé Schiavetti, de succéder au premier d'entre eux.

Avec François Hébel j'ai travaillé, tout ce temps, dans un esprit de confiance, et bientôt d'amitié sans lequel je n'aurais pas pu concevoir d'assurer une telle tâche. Avec pour lui une considération grandissante, de surcroît, à voir vers quel éclat son talent, son imagination, sa constance réussissaient à élever notre festival.

L'affluence – premier critère naturel, et tout simple, d'une réussite – ne s'est pas démentie durant cette période, bien au contraire. Entre 2001 et 2009 elle avait été déjà hissée de 9 000 à 72 000. En 2013, nous avons atteint, pour notre fierté, un pic de presque 100 000 visiteurs (la comparaison avec les autres grands festivals de la région, tels Aix ou Avignon – desquels le nôtre a toujours trouvé plaisir et profit à se rapprocher – n'étant pas, c'est peu dire, en notre défaveur). Tandis que n'a jamais fléchi l'appétit d'artistes venus de partout, en nombre toujours plus grand, chercher à Arles un tremplin pour leur notoriété ou une consécration pour leur célébrité.

Dans le même temps, l'attention de la presse française et internationale n'a pas cessé de croître en diversité et en intensité (je souhaite bon courage au chercheur qui se lancera quelque jour, au cœur de la profusion des articles, pour prendre la pleine mesure d'un rayonnement...). Et je compte pour beaucoup la présence de Radio France – avec au premier rang nos chères France Culture et France Inter, tandis qu'Arte tenait aussi fièrement, selon sa vocation profonde, sa place parmi nous.

Tel a été le succès d'ensemble. Il n'exclut pas quelques frustrations ou déceptions ponctuelles, mais je m'en remets à nos censeurs du soin de les signaler, ce à quoi, selon leur vocation, ils n'ont pas manqué de s'employer. Et j'ai à cœur de souligner d'entrée de jeu, puisqu'en l'occurrence ma responsabilité était directement engagée, que cet accomplissement fut obtenu dans le respect attentif de nos finances, toutes « contraintes » qu'elles fussent par la conjoncture nationale.

Je me réjouis ainsi de transmettre des comptes en excédent pour le dernier exercice – en espérant bien que cela n'incitera pas les autorités

publiques à restreindre leur apport, selon un effet pervers qu'il faut craindre quelquefois. Ni non plus que cela détournera l'attention des mécènes, dont je me suis employé à aiguillonner la générosité : à notre tableau d'honneur, j'ai plaisir à inscrire Gares & Connexions (avec nos photos en marge des voies, à Avignon – TGV et, en accueil des voyageurs, notre amical fétiche sorti du talent de Michel Bouvet), SFR, Olympus, BMW, la fondation Luma de Maja Hoffmann, ou encore l'Occitane en Provence.

J'attribue une place de choix à la fameuse « Nuit » du vendredi soir de la semaine d'ouverture permettant de se porter en foule dans les rues, d'écran en écran : celle de Salin-de-Giraud, en 2013, fut spécialement mémorable. Mais je pense surtout aux représentations organisées dans le merveilleux Théâtre antique. François Hébel a tenu, dans un rôle qui complète la diversité de ses talents, à en assurer lui-même l'animation. La projection des photos sur le vaste écran qui domine la scène permet d'offrir au public, qui en est friand, au cœur des soirées d'été, l'occasion de vibrer dans une unité joyeuse qui tire son allégresse non seulement de la beauté des soirées d'été, mais du plaisir de réagir ensemble. En m'incitant, l'été dernier, à présenter dans ce cadre les photos du journal *Excelsior* entre 1914 et 1918 que j'avais sélectionnées et rassemblées dans un livre, le directeur des Rencontres m'a donné la chance de passer de l'autre côté du miroir.

Du côté de nos programmes, je n'ai jamais empiété, ai-je besoin de le dire ?, sur la liberté des choix de François Hébel, qui figurait à la base de notre contrat initial. Mais j'ai été content de le soutenir dans une politique consistant d'une part à affirmer ses choix personnels – au prix d'une part inévitable de subjectivité – et d'autre part, garantie de large ouverture, de subdéléguer à des commissaires reconnus la charge de sélectionner, pour montrer leurs œuvres, des artistes qu'ils souhaitaient voir confirmer ou émerger sous le regard d'un large public ; Christian Lacroix, arlésien s'il en fut, fidèle entre les fidèles, avait joué à cet égard un rôle majeur en 2008 avant de revenir en 2014 nous donner une exposition inspirée sur « l'Arlésienne » fixée d'âge en âge.

Pour autant, je n'ai pas fait mystère de mon désir de servir spécialement, selon ma vocation d'historien, un ancrage dans une épaisseur temporelle des diverses manifestations qu'il nous revenait d'organiser.

Non que j'aie jamais désiré, ç'eût été délétère, que les Rencontres s'éloignent de leur vocation primordiale, qui fut au cœur même de l'idée de ses initiateurs – Lucien Clergue, Jean-Maurice Rouquette, Michel Tournier –, voici plus de quarante-cinq ans, et à l'origine de leur épanouissement dans la durée : se poser comme un événement qui tout à la fois reflète l'actualité d'un art en mouvement et serve sa puissante vitalité ; un événement constamment au présent. Il n'empêche : seul un recul délibéré, sous diverses formes et à diverses occasions, jusqu'aux origines d'un art, permet de l'accueillir et de le promouvoir comme il le mérite dans son immédiateté même.

Ainsi ont émergé quelques temps forts de détermination dans ce sens.

Je pense par exemple à ces expositions mexicaines que nous avons organisées. La conjoncture était difficile. La défense tonitruante, et incongrue quant à la forme adoptée, par le président de la République Nicolas Sarkozy de Florence Cassez, cette jeune femme française emprisonnée au Mexique sous l'accusation de délits graves, avait ruiné d'un coup l'Année du Mexique en France prévue pour 2011, et ravagé les efforts déployés depuis longtemps par divers organismes culturels. Nous craignîmes d'abord le même sort pour nos projets, mais l'ambassadeur de ce pays ami, Carlos de Icaza, que nous approchâmes subrepticement, se fit, sans tambours ni trompettes, notre complice pour sauver notre projet en préservant la subvention prévue par le détour discret du groupe Televisa (au point que nous avons été à même de récupérer avec bonheur l'exposition sur Figueroa, l'ami de Buñuel, annulée à la Conciergerie à Paris). Le résultat fut brillant, et à nos yeux symbolique.

Symbolique de notre liberté d'abord par rapport aux émotions momentanées de la politique. Celles-ci ont leur légitimité et leur énergie propres. Mais une manifestation telle que la nôtre est vouée à vivre sur d'autres rythmes, entre l'instantané de la création photographique et la durée d'une culture où celle-ci s'enracine.

Symbolique aussi de notre notoriété, qui explique qu'au Mexique on ait souhaité qu'au moins à Arles, en dépit du désastre général, une présence soit préservée.

Ainsi avons-nous pu exposer, cent ans après, un ensemble impressionnant d'images de la Révolution mexicaine, restituant un séisme politique et humain de portée majeure, selon une esthétique admirable. Sans compter la fameuse et si émouvante valise des négatifs de Robert Capa, Gerda Taro et Chim sur la guerre d'Espagne, qui réémergea après un détour par Mexico ayant accueilli les républicains réfugiés.

Dans le même esprit, nous avons fait toute la place qu'elles méritaient aux collections qu'ont bien voulu nous confier leurs propriétaires : chacune, à sa façon propre, selon son « angle » original, témoignant d'un amour intense pour la photographie, mais toujours, ici encore, affirmant le prix du temps long. Citons, sans être exhaustif, Marin Karmitz, Roger Thérond, Daile Kaplan, Artur Walther, W. M. Hunt...

Ai-je besoin, semblablement, d'insister sur le puissant intérêt des rétrospectives éclairant la genèse d'une œuvre, depuis ses sources jusqu'à sa maturité ? Telles celles de Graciela Iturbide (toujours le Mexique...), de Chris Marker, de Guy Bourdin, de Vik Muniz, d'Alfredo Jaar, de Pierre Jamet illustrant le Front populaire, de Josef Koudelka, de Jacques-Henri Lartigue servi par Maryse Cordesse ou de Sergio Larrain éclairé par Agnès Sire, etc.

Je veux aussi extraire de la profusion de toutes les expositions qui s'enrichissent de l'Histoire celle qui s'est rattachée, en 2011, au centenaire de la Grande guerre, consacrée aux monuments aux morts. Plusieurs universitaires (tel Antoine Prost) avaient déjà étudié depuis longtemps la grande diversité de ceux-ci, selon un éventail qui va du nationalisme le plus tonitruant jusqu'à un antimilitarisme militant. Cependant leur nombre paraissait

décourager tout inventaire exhaustif : alors qu'ils constituent, considérés dans leur ensemble, un révélateur de la dialectique, en France, d'un drame collectif et de sa mémoire, autrement dit d'un constituant majeur du vouloir-vivre ensemble.

Au service de ce projet nous avons sollicité le talent et la notoriété de Raymond Depardon, lui-même attentif, dans son tour de la France profonde, aux monuments commémoratifs, pour exposer plusieurs des photos qu'il en a faites et, d'un même mouvement, pour définir un « protocole » simple –trois clichés à prendre à différentes distances – proposé à toutes les communes de France, en métropole et Outre-mer. La chose eut été quasi impossible sans les facilités offertes par les appareils numériques et les téléphones portables partout présents. Le succès a été éclatant : plus de 11 000 municipalités ont répondu, à l'heure qu'il est, constituant un répertoire sans prix qui sera exploité notamment, en termes scientifiques, par l'université de Lille III, notre partenaire en l'occurrence. La présentation dans l'église des Frères-Prêcheurs, en défilement sur plusieurs écrans, a donné un effet saisissant. Je ne doute pas que cet ensemble (dont nous avons eu soin de publier, sous le titre *Cicatrices*, un premier répertoire) ait vocation à être présenté en d'autres lieux dans un futur proche, en relation avec la Mission du centenaire que dirige Joseph Zimet.

Sous la même rubrique je pourrais inscrire bien d'autres offres d'expositions marquées par ce recul de la distance temporelle. Telle celle, en 2012, de la Société française de photographie, enracinée jusqu'au XIXe siècle, ou celle, en 2014, grâce à l'entremise de Lucien Clergue, des richesses de l'Académie des beaux-arts témoignant de l'archéologie en Égypte. Aux historiens qui s'intéresseront plus tard à la chronique et à la structure de notre festival de dresser un inventaire complet.

On peut inscrire au même chapitre de la longue durée un atout majeur que François Hébel a fait prospérer : la fidélité de bien des débutants auxquels Arles a fourni, jadis ou naguère, un point de départ essentiel pour leur notoriété, donc pour leur liberté subséquente de création. Et qui ont montré leur volonté de témoigner, une fois leur place établie au premier rang, qu'ils n'avaient pas oublié la chance rencontrée de la sorte grâce à nous.

Au temps long, hélas ! il me faut rattacher encore, le reportage que nous avons décidé de proposer, en 2010, avec l'appui du Contrôleur général des lieux de privation de liberté, Jean-Marie Delarue, à l'état des prisons françaises, indignes, depuis si longtemps, de notre démocratie : contribution civique à la dénonciation d'un très ancien et durable scandale.

Le passé, donc, oui, mais l'avenir tout autant. J'avais eu précédemment à m'intéresser aux effets d'Internet sur la diffusion de l'héritage culturel : à la BNF, à propos de la mise à disposition des livres et des documents de toute sorte pouvant constituer une bibliothèque numérique européenne fondée sur d'autres ressorts que la quête du profit animant le gigantesque Google. Le dialogue que peut entretenir la photographie avec la Toile figure au même chapitre.

Les livres ? En présidant chaque année le jury du prix du Livre – formé de spécialistes de diverses nationalités – chargé de couronner deux ouvrages, dont l'un consacré à l'histoire, l'autre à une œuvre plus actuelle, dite « d'auteur », j'ai trouvé l'occasion de prendre conscience de l'efflorescence de l'édition dans ce domaine, qui témoigne d'une grande vitalité, ancrée tout autour du monde : le public comprenant mieux que jamais que l'expansion du nombre des clichés pris chaque jour, par millions, sur la surface de la Terre, loin de banaliser cette pratique, ne fait qu'aiguiser le besoin d'en développer d'autre part la dimension artistique.

Internet comme adjuvant à la création : j'ai partagé le souci de nos Rencontres d'encourager toutes les explorations de ce que les nouvelles technologies de l'information pouvaient apporter de fort et d'original à la création contemporaine. Le projet From Here On, pour ne citer que lui, démontra avec force cette vitalité, en 2011, et je ne doute pas que la postérité en sera riche. Il s'agissait d'un manifeste signé de cinq noms reconnus, se plaçant sous l'égide de Chris Marker, et présentant trente-six artistes qui exploraient les nouveaux rivages de la création ouverts par Internet. Qui ne fut impressionné par ces vertigineuses perspectives ?

Je pense à Internet, aussi bien, comme instrument au service de notre influence universelle. Au moment où j'ai rejoint notre festival, j'ai insisté pour que nous formulions l'ambition de mettre sur pied le premier site mondial de ressources sur la photographie. Dans l'exposition consacrée aux quarante ans des Rencontres, en 2010, qui retraçait la belle aventure sur sa longueur, les traces sauvegardées n'étaient pas de l'ampleur qu'on aurait pu attendre, ni quant à la documentation en images sur les éditions antérieures elles-mêmes, ni quant aux œuvres dont il eût été naturel que nous conservions quelques-unes, les ayant parfois suscitées, toujours données à connaître.

Un site décisif ? Grâce notamment à un accord déterminant avec l'Institut national de l'audiovisuel, le site de la « médiathèque des Rencontres d'Arles » a vu le jour, qui est désormais utile et capable de servir notre réputation : peu fourni pour le passé lointain, il est abondant pour les derniers temps.

On est loin cependant, faute d'un soutien public (ou privé) suffisant, de ce dont nous avons rêvé et qui pourrait se concrétiser un jour : un lieu virtuel sans équivalent dans le monde, un lieu qui soit un portail dirigeant vers la diversité des espaces de la photographie mondiale – passé et présent – et où, plus ambitieusement encore, l'on rendrait compte des relations de la photographie avec les autres arts – ce dont la programmation de François Hébel s'est souvent souciée : vidéo, installations, cinéma, peinture, littérature... Et où, à cette fin, on susciterait des tournages spécifiques. Léguons cette ambition, qui serait à portée, à nos successeurs. Car je ne vois guère d'endroit, pour l'heure, sur la Terre, où elle puisse s'enraciner mieux. J'ai déploré de ne pas réussir à persuader les pouvoirs publics que, dans la difficile conjoncture actuelle, financièrement parlant, leur soutien à cette idée eût été, à moindre coût, de salubrité nationale.

Ce propos, au demeurant, peut s'élargir. Entre la France et l'universel, il fallait tenir l'équilibre. Les Rencontres ont toujours été ouvertes au monde entier, sans la moindre préférence chauvine. Ce qui ne voulait pas dire qu'enracinées dans notre pays, elles n'aient pas vocation à en accentuer, avec une fierté nationale, l'influence. À voir le nombre d'appels venus du dehors à parrainer des sortes de pseudopodes de ce que nous sommes, il y a là une potentialité splendide, qui témoigne d'ailleurs que chacun, parmi nos fidèles, avait compris l'esprit de notre ouverture mondiale tout en ayant le goût de regarder vers la France.

Dans cette ligne nous avons élaboré l'idée de ce Centre international de la photographie que nous avons fait agréer d'enthousiasme, en 2012, par notre conseil d'administration, avant de le présenter, pleins d'espoir, aux pouvoirs publics. Ce Centre, qui ferait référence, serait capable de fournir, « clés en main » ou en appui, des prestations similaires aux nôtres dans le monde entier. Il accueillerait des amateurs en quête de formation, un atelier de décors, une exposition permanente l'hiver, toutes activités lucratives n'appelant pas de subventions, et fécondes pour contrer le sous-emploi. Les Rencontres pourraient ainsi organiser la sauvegarde de leurs propres archives et leur mise en valeur au cœur d'un site Internet qui soit sans pareil dans le champ de la photographie. Rien de gargantuesque, dans ces vues : il était loisible d'étaler dans le temps ces projets, du moment qu'ils étaient lancés.

Ce nous fut une déception que de constater que les pouvoirs publics ne s'en empareraient pas. Alors que l'époque était austère quant au budget disponible pour l'action culturelle à l'étranger, j'avais cru pouvoir anticiper que puisque cette ambition était peu coûteuse, les autorités nationales, régionales, locales s'en saisiraient à leurs différents niveaux, notamment rue de Valois, avec un élan marqué pour en tirer orgueil et mérite. Mais en dépit de l'effort têtu des lettres envoyées et des entretiens obtenus, nous ne rencontrâmes qu'une indifférence polie.

En vain nous fîmes valoir qu'à constituer une structure de conseil et d'appui pour des initiatives étrangères qui feraient fond – en Extrême-Orient, en Amérique latine, chez nos partenaires de l'Union européenne notamment – sur notre prestige et notre savoir-faire, on pourrait attendre des avantages qui ne soient pas seulement culturels ou langagiers mais aussi financiers, et mêmes politiques, au sens le plus noble, ouvrant, à terme, bonne chance d'un « retour d'investissement » bienvenu.

Dans le champ de l'éducation, en revanche, nous eûmes, sinon sur la Toile, comme nous l'aurions tant voulu, au moins à Arles même, de nombreuses satisfactions. Universitaire, je m'étais préoccupé depuis mon premier séminaire, au mitan des années 1970, de la formation à l'image des élèves et des étudiants – c'est-à-dire d'abord des enseignants. Sur les bancs de nos écoles, on nous avait appris que l'explication de textes pouvait être une épreuve reine. Il s'agissait d'en étendre la pratique à l'étude des images. S'étaient formées quelques générations de professeurs et de chercheurs intéressés à l'étude de la télévision, de son offre, de son influence, des enjeux artistiques et civiques qu'elle incarnait, dans la durée de son existence. Du côté des images fixes, que la civilisation des nouvelles technologies offrait



désormais en surabondance à nos compatriotes, et qui risquait de paralyser, faute de recul et d'interprétation, leur intelligence et leur esprit civique, le même effort s'imposait et les Rencontres avaient le devoir d'y contribuer.

Que cette préoccupation rejoignît un désir abondamment répandu, la preuve en a été fournie par le nombre, en croissance exponentielle, des maîtres qui souhaitaient amener leurs classes à profiter de cette « Rentrée en images » organisée en septembre, depuis 2004 et que j'ai eu plaisir à inaugurer chaque année. Malgré l'appui des autorités de l'Éducation nationale, nous n'avons pas pu répondre à tous les appétits qui se manifestaient (et dont le succès d'un jeu inventif, « Pause-Photo-Prose », a constitué l'un des signes). Les quelques fonds publics ou de mécénat – modestes par rapport à l'enjeu – qu'on pourrait dégager à l'avenir afin de n'être pas inégal à ces aspirations seraient employés au mieux.

Au même chapitre, il faut inscrire le succès frappant de nos stages accueillant de plus en plus d'« amateurs éclairés » et, surplombant ces activités, le colloque annuel qu'organisait Françoise Docquier au théâtre municipal, destiné à favoriser utilement des échanges entre des spécialistes de l'enseignement de l'histoire et de la pratique de la photographie.

L'École nationale de la photographie, créée à Arles aux premiers temps du premier septennat de François Mitterrand, et en passe d'être heureusement logée dans des locaux nouveaux bâtis à la marge des Ateliers, a parfois regardé avec quelque suspicion nos activités de formation. J'ai donc aidé, armé de ma burette d'huile, à surmonter les éventuelles chicaneries, assez absurdes, en fait, compte tenu de la spécificité des tâches de l'École, vouée à la formation des photographes professionnels de demain. Que nous confions à sa bibliothèque les livres recueillis à l'occasion des prix dont j'ai parlé, que nous ayons voulu choisir pour l'édition de 2012, comme thème central, les œuvres des anciens élèves de l'École, tout cela aurait dû nous préserver contre ces frottements. Il faudra continuer à l'avenir, la présence au conseil d'administration du directeur de l'École, Rémy Fenzy après Patrick Talbot, devant y aider, à éviter toute guerre picrocholine.

J'ai tâché de faciliter les relations des Rencontres avec les collectivités territoriales en prenant grand soin, lors des séances de notre conseil d'administration, d'être attentif, et ce fut avec profit, aux interventions et suggestions de leurs représentants enracinés dans la vie civique des territoires et portant l'expression autorisée de leurs aspirations.

Le Conseil général des Bouches-du-Rhône, présidé alors par Jean-Noël Guérini, marqua le plus souvent quelque distance, en termes intellectuels notamment, et réduisit d'ailleurs, au long des années, malgré nos appels instants, sa contribution financière. Le Conseil régional se montra, sous l'autorité de Michel Vauzelle, plus chaleureux et plus attentif – comme en a témoigné une certaine hausse des subventions – aux efforts qui étaient les nôtres. Quant au maire d'Arles, qui était vice-président *ès-qualité* de notre conseil, passionnément attaché à sa ville admirable, cet écrin de nos efforts, il me parut osciller entre la satisfaction que les Rencontres pussent apporter un grand prestige à la cité, et la crainte que, devant ses électeurs et administrés,

il semblât trop dépensier à leur profit en comparaison avec des manifestations plus proches du « terrain ».

Le maire ne put, en tout cas, que se féliciter de l'apport qui fut le nôtre à l'équilibre social d'Arles et à la lutte contre le sous-emploi et la pauvreté. Lorsque le président de la République, François Hollande, nous fit l'honneur de visiter les Rencontres, à loisir, le 26 juillet 2013, ce fut notamment pour rendre hommage au développement par nous des « emplois aidés ». Chaque année, en effet, nous avons recruté, pour des tâches d'accueil et de gardiennage, environ deux cents collaborateurs saisonniers arrachés de la sorte pour un temps au chômage et dont beaucoup trouvèrent ainsi l'occasion d'un nouveau départ professionnel, s'appuyant sur un diplôme conféré par nous. Hommage soit rendu au sous-préfet Castoldi qui nous a apporté ici son utile concours.

En revanche, il fut clair que nous avons souvent embarrassé Hervé Schiavetti par la logique de nos requêtes et notre intransigeance sur certains points qui étaient à nos yeux décisifs et concernaient l'avenir des Rencontres, leur destin.

Le désaccord avec lui se noua autour des lieux d'exposition et de l'avenir de leur aménagement destiné à répondre aux exigences de la conservation moderne, de plus en plus rigoureuses : légitimement, compte tenu notamment de l'évolution vers des sommets sans précédents du marché de la photographie.

François Hébel avait eu, jadis, le grand mérite d'occuper pour les expositions la friche des anciens ateliers de la SNCF, aux marges de la cité. Leur nature fruste, leur disposition large avaient incarné une liberté que le public avait progressivement ratifiée, d'année en année. À telle enseigne qu'à côté des lieux prestigieux situés au cœur de la ville – l'église des Trinitaires, l'église Sainte-Anne, le cloître Saint-Trophime, le palais de l'Archevêché, les Frères-Prêcheurs réouverts à l'initiative des Rencontres après deux siècles de fermeture au public – et de l'abbaye de Montmajour, dépendant du Centre des monuments nationaux où nous étions chaque année généreusement accueillis, les Ateliers avaient acquis, au-delà même de leur qualité propre au service de notre action, quelque chose comme une valeur symbolique. Sans compter qu'avait été rénovée, en 2007, sur argent public, la Grande Halle imposant son prestige au milieu de cet espace, et que les Rencontres elles-mêmes y étaient allées de leur denier, continument, pour la sauvegarde du site.

Or, c'est ici qu'il me faut évoquer le rôle de Maja Hoffmann. Héritière d'un prospère laboratoire suisse, disposant de beaucoup d'argent, elle avait tissé dès l'enfance avec Arles et sa région des liens affectifs étroits. Nous aimions à rencontrer son père, qui nous recevait chaque année dans la fameuse « fête de la Ferrade » où s'animait sa propriété de Camargue. Il a figure de bienfaiteur de la région, ayant contribué, depuis des décennies, à son développement.

Maja est dans la ligne de son tempérament généreux et les Rencontres en ont tiré avantage – réceptions devenues rituelles, financement de prix pour les photographes –, et ressenti gratitude.

Il est patent qu'elle éprouve pour Arles un amour aussi possessif qu'il est ardent. Elle a acquis divers immeubles ou hôtels de la ville. Surtout, elle a élaboré le projet d'une tour qui va dominer la cité de son impérieuse complexité et qui a été conçue à sa demande par Frank Gehry, célèbre architecte américain qui s'est illustré dans bon nombre de constructions fameuses. Le choix a été d'installer celle-ci à la marge des Ateliers. D'où, une fois obtenu le permis de construire, le désir venu à Maja Hoffmann d'acquérir ces derniers tout entiers – à la seule exception d'un fragment abandonné aux éditions Actes sud.

Qu'elle ait souhaité disposer d'une part de ces espaces, proches de sa tour, nous a semblé naturel. Qu'en revanche une moitié en fût durablement concédée aux Rencontres, voilà qui nous apparut à la fois indispensable et légitime. On pouvait imaginer (nous nous y employâmes) différents systèmes de financement qui eussent permis – par exemple selon un bail emphytéotique – d'atteindre cet objectif. Faute de quoi il était inévitable qu'à terme proche la propriétaire exclusive de ces espaces, même si elle consentait à nous en prêter un morceau, réclamât pour le moins une « adéquation » entre la programmation des Rencontres et ses propres projets, élargis à tous les champs de l'art contemporain – entendez, par une logique irrépressible, une soumission de la nôtre. À divers signes nous perçûmes que cette conséquence serait vite dominante et que nous risquerions constamment d'être évincés. Cela nous était insupportable.

La solution de la partition était si évidemment de bon sens qu'aux différents niveaux de l'État on nous marqua qu'elle devait être soutenue. Le chef de l'État signifia qu'il le souhaitait devant des journalistes lors de son passage du 26 juillet 2013 ; le premier ministre Jean-Marc Ayrault, que nous eûmes le plaisir d'accueillir, en compagnie de sa femme, pour une visite privée de nos expositions, le 31 août 2013, opina dans le même sens, comme le fit aussi explicitement Aurélie Filipetti, à l'époque ministre de la Culture et qui ne choisît pas, visiblement, de jeter dans la balance ce qu'elle pouvait posséder d'autorité.

Mais la décision dépendait en définitive de l'influence du maire et du Conseil régional, puisque les Ateliers étaient la propriété d'une instance dépendant de lui, l'AREA, opérateur de la Région. Le maire parut anxieux, prioritairement, de ne pas contredire les souhaits de la fondation Luma et de sa présidente. Quant à la région, malgré nos instances, Michel Vauzelle ne voulut pas consentir à la solution à quoi nous aspirions – ou il ne le put pas : je n'ai pas eu le moyen d'apprécier exactement le jeu des forces au travail, à cet égard, dans son institution, ni l'emprise qu'il conservait sur elles.

Je n'ai jamais considéré qu'il s'agît en l'occurrence d'une querelle binaire entre Maja Hoffmann et nous. Elle jouait son jeu, selon sa logique et les moyens très concrets qui étaient les siens. Voudrait-on, du côté de l'État, que fussent équilibrés, dans cet important dossier, les forces de l'argent

public et ceux de l'argent privé, y compris quand celui-ci se portait du côté du mécénat ? Toute ma vie, j'ai pensé que dans le champ de la communication et de la culture – notamment – il convenait que s'organisât un équilibre harmonieux entre les deux, qu'en tout cas cela était conforme au génie français. Mon expérience dans le domaine de l'audiovisuel comme dans celui du livre allait dans le même sens : avec d'autres, heureusement nombreux, je suis de ceux qui se sont constamment battus pour que cette féconde partition soit préservée, en sachant que jamais le seul profit capitaliste et ses effets ne pourvoient seuls au meilleur des paysages culturels possibles.

Je me souviens du lieu et du moment précis où, en tête-à-tête, François Hébel et moi avons décidé que si nous n'obtenions pas que cette « délicate balance » fût assurée par la puissance publique, en même temps que soutenu le projet de ce Centre international de la photographie que j'ai décrit plus haut, nous passerions le relais à d'autres. Il fallait seulement en prévenir qui de droit à l'avance, pour ne prendre personne en traître, et surtout pour tâcher de faire que cette annonce pesât dans le bon sens. J'écrivis une missive au Premier ministre dont copie fut portée à l'Élysée et rue de Valois, et un article du Monde fut signé par la plupart des « personnalités qualifiées » qui nous soutenaient dans le Conseil d'administration.

Dans le fil de cet effort, nous reçûmes, François Hébel et moi, le soutien sans faille de ces dernières, à qui j'avais demandé de nous rejoindre afin que leur compétence et leur expérience, à hauteur nationale, vinssent enrichir notre réflexion et que nous fînmes constamment au courant. Je n'oublierai pas ce que les uns et les autres nous ont apporté, leur sagacité et leur amitié. Je pense à Marin Karmitz, Catherine Lamour, Françoise de Panafieu, Jean-Noël Tronc, sans compter Patrick de Carolis, à l'époque président de l'École nationale de la photographie. S'y joignit sans défaillance notre vice-président Jean-François Dubos, toujours soucieux des intérêts de l'entreprise commune, notamment quant au mécénat. Brilla enfin notre chère Maryse Cordesse, qui fut jadis présidente des Rencontres, ayant contribué à leur naissance, et qui n'a pas cessé d'en accompagner sévèrement et tendrement les destinées.

Jean-Maurice Rouquette et Lucien Clergue, les fondateurs, ne nous ont pas davantage ménagé leur appui, qui ne fut pas seulement précieux : indispensable. Le second a disparu, pour notre chagrin, avant ce passage de témoin : comment ne pas nous féliciter, avec les siens, qu'ait été enregistré avec lui par François Hébel un long entretien, devenu historique, et que nous ayons pu lui offrir, dans le cadre du Théâtre antique, en juillet dernier, le salut qu'appelaient, dans le cadre des Rencontres, son rôle et son talent. Nous savons, comme tous ceux qui y assistèrent, qu'il en fut touché en profondeur – et combien il le méritait !

J'inscris à part Françoise Nyssen, présidente d'Actes Sud, magnifique maison dont l'essor et la solidité sont précieux à Arles et à toute la Provence, créée et développée par son père – personnalité dont l'empreinte est si vivante. Ces éditions sont un bon partenaire des Rencontres, elles ont toujours offert, à nos marges, des expositions ne déparant pas l'ensemble, et elles publient notre prestigieux catalogue annuel (selon un contrat que

j'eus l'occasion de faire mieux équilibrer, financièrement parlant). Françoise Nyssen se montra inquiète à l'idée d'une rupture de Maja Hoffmann avec la ville, appréciant à bon escient tout ce que la présence de celle-ci pouvait apporter à la prospérité de la ville et des entreprises établies là, mais évoquant un risque de départ que je croyais et crois toujours imaginaire. Je ne lui en fis pas reproche, tout en lui affirmant que, compte tenu des liens anciens et des circonstances, ce péril était nul et que dès lors notre liberté était bien plus grande qu'elle ne pensait, quant au bon équilibre à trouver.

Nous perdîmes cette bataille et nous en tirâmes les conséquences annoncées à l'avance. Je savais ce que ce départ pourrait avoir pour François Hébel de cruel, après tant d'efforts consentis, d'imagination investie, de séduction déployée, mais ce fut son choix et sa logique – saine je crois. Je me suis réjoui de pouvoir, lors de l'édition 2014 des Rencontres, présider à tous les hommages qui lui furent rendus, sous les multiples formes de l'affection et de la considération.

L'équipe saisit avec tout l'élan possible l'occasion de les lui exprimer. J'avais constaté, pendant cinq ans, à assez proche distance pour les ressentir, assez lointaine pour les bien mesurer, quelle humanité et quelle autorité il avait montrées dans la conduite de ce groupe afin d'en obtenir le meilleur : un groupe qui était de dimension fort variée, entre hiver et été, un groupe dont l'énergie, l'enthousiasme, le dévouement à la commune aventure furent toujours décisifs dans les réussites. Aurélie de Lanlay, que nous avons recrutée ensemble en 2012 (nous n'avons pas cessé, depuis, de nous en féliciter) pour succéder à Alice Martin comme administratrice générale, et auprès d'elle Agnès Benichou, deux jeunes femmes dont les qualités intellectuelles et humaines sont hors de pair, contribuèrent à donner la meilleure expression possible à ce témoignage collectif. En considérant cette petite troupe, je songeais à tout ce que François Hébel avait su exiger d'elle et au mérite qu'elle avait eu d'y répondre.

Les choses ayant tourné de la sorte, j'ai eu le souci d'assurer la meilleure transition possible. « Après nous le déluge ! », voilà bien une attitude qui nous aurait paru haïssable. Nous avons perdu un ultime combat, mais sans que l'héritage fût compromis en profondeur et il convenait de donner à celui-ci toutes les chances de prospérer dans la droite ligne des succès antérieurs.

Les statuts de l'association prévoient que son président désigne le directeur. Je n'avais pas demandé cette responsabilité. Mais il me revenait de l'assumer, en toute liberté et, je l'espérais, en sagesse. Je demeurai donc de marbre en face de la rue de Valois quand on m'y fit comprendre que la ministre aimerait fort à s'en mêler. Tout juste ai-je veillé, à l'occasion d'un voyage au Mexique où nous nous trouvâmes par hasard ensemble dans la suite du président de la République, à faire confiance à Aurélie Filipetti, trois jours à l'avance, de mon choix probable, assez tôt pour être courtois, assez tard pour que le risque de fuite fût minime. Je me réjouirais, lui dis-je, si après mon communiqué, elle en publiait un qui m'approuvât. Ainsi fut fait, en définitive : issue convenable.

François Hébel avait assez illustré sa fonction pour que les candidats à sa succession fussent nombreux et de bonne qualité. Ce fut le cas, et je n'en fus pas surpris. Je décidai de m'entourer d'avis pertinents et d'organiser une rencontre avec ceux des postulants, six (ou plutôt sept car il y avait un projet de couple), qu'un vote que j'avais sollicité des administrateurs avait fait sortir du lot. Je fis se rejoindre quatre représentants des pouvoirs publics, aux différents niveaux, avec quatre « personnalités qualifiées » du conseil qui voulurent bien se rendre disponibles pour des entretiens de durée et de forme égales. Il ne s'agissait pas d'un jury, et je ne dis pas ma décision à ce petit aréopage, quelque proche que celle-ci pût être du sentiment qui m'avait paru se dégager de nos libres commentaires.

Sam Stourdzé fut mon choix. Il est aujourd'hui aux commandes et je suis convaincu qu'il continuera de porter haut – à sa manière propre, forcément autre –, les couleurs des Rencontres. Après quelques mois écoulés et la prochaine édition dessinée, cette confiance me paraît justifiée. Et il se peut bien que son dynamisme obtienne, à partir même de ce que nous avons dessiné, certains des soutiens qui nous manquèrent, pour reprendre la marche en avant : ainsi va souvent l'Histoire.

Quant à la présidence, j'avais annoncé que je la quitterais une fois seulement cette transition assurée. Ainsi fais-je à présent, heureux que mon ami Hubert Védrine en ait accepté la charge. Je sais qu'il en mesure le poids, et est bien conscient qu'il s'agit d'une tâche dont la charge, prenante, lui apportera quelques soucis et beaucoup de satisfactions. Et c'est dans cette conjoncture que je ressens, enrichi par une expérience nouvelle, la tranquillité du devoir accompli.

**JEAN-NOËL JEANNENEY**

Avril 2015



